

A PISCADELA DE DEUS *

L'estomac à l'envers, malade à crever, trempé, tremblant de froid, une douleur violente percute mon oreille gauche. Des mouettes furieuses me hurlent dessus comme des mégères en furie, des sabots cloutés tapent le sol, résonnent à l'intérieur de mon crâne, des voix gueulent des langues inconnues et quelqu'un me balance brutalement à la figure un seau d'eau glacé.

Des souvenirs de la veille entament alors lentement l'ascension jusqu'à ma boîte crânienne.

En milieu d'après-midi je me revois, happé par la porte d'une taverne glauque, à l'image de mes états d'âme. Je me suis laissé tomber sur un tabouret bancal, le dos appuyé à la cheminée où ne brûlait aucun feu consolateur.

Je jouais avec quatre pièces de monnaie perdues au fond de ma poche et pleurais sur moi-même en compagnie d'une bouteille de gnôle de Karukera, le meilleur des remèdes pour les mauvais jours.

Je n'étais pas en train de noyer un chagrin d'amour comme le chantait le violoneux irlandais assis près du bar. Je ne pleurais pas de Laureen disparue, envolée au petit matin à travers les prairies de la verte Erin.

Non, pas de Laureen partie au petit matin.. J'aurais préféré ça, et de loin.

Un notaire sinistre aux doigts tachés d'encre venait de m'informer que je ne toucherais pas un kopeck de l'héritage de ma défunte mère. Cette vipère bigote ! Cette grenouille de bénitier avait préféré léguer sa conséquente fortune au monastère des frères franciscains plutôt qu'à son fils légitime, mettant définitivement fin à mes derniers rêves d'oisiveté et d'opulence.

Je ruminais mon infortune, avachi sur mon tabouret dans cette taverne aux murs noirs de suie et mon esprit flottait au milieu des vapeurs d'alcool et de tabac lorsque surgit, sortant de l'ombre, le sourire édenté d'un malotru.

L'individu s'est affalé sur ma table, un verre crasseux à la main. L'odeur de cadavre qui l'accompagnait aurait fait détalier un certain nombre d'âmes plus sensibles que la mienne. Un tic nerveux lui faisait faire des clins d'œil à répétition, son autre œil était couvert d'un bandeau de cuir usé et pour compléter le tableau il éclatait sans raison d'un rire semblable à une poulie mal graissée, des gencives noires de chique apparaissaient alors. Trois vestiges de dents jaunes trônaient dans cette grotte baveuse et goudronneuse.

“ Meu nome é Maximiliano santo de nacimiento “. C'est tout ce que je compris de son charabia portugais. Et aussi, pour simplifier, que tout le monde l'appelait Piscar*. La troisième bouteille à peine entamée je me suis écroulé, ivre mort, sur la table rêche qui puait la bière chaude. Le rire affreux de Piscar rebondissait sur les murs de la taverne.

On me conta plus tard la suite de la mésaventure. Le capitaine d'un bateau avait payé la note à l'aubergiste. Sur ses ordres deux matelots nous avaient trimballés jusqu'aux quais pour nous balancer sur le pont tel deux vieux sacs de charbon.

A partir de ce jour, je passais mon temps à passer la brosse, enrôler des cordages, épilucher des pommes de terre et harponner des dauphins.

La mer était beaucoup trop calme et le vent quasi inexistant. Notre capitaine était une espèce d'ours mal embouché qui, suivant son humeur, distribuait les rations de rhum aussi facilement que les coups de fouet.

Quant à moi, ma principale préoccupation était de jouer de toutes les ruses pour éviter de croiser Piscar sur le pont. Je le soupçonnais d'avoir participé activement à mon enrôlement.

Du sud au nord, de l'est à l'ouest, il n'y avait que de l'eau, encore de l'eau. Seul un albatros planait au-dessus de nous, immobile et menaçant. Le vent du nord caressait les voiles avec une délicatesse tendre et sensuelle. Les matelots avaient lancé des lignes à la traîne et notre coq brésilien profitait de l'immobilité de sa cuisine pour mitonner des ceviches de gueules pavées et des filets de légine que nous dégustions à l'ombre, allongés dans nos hamacs.

Encore quatre jours et nous serions en vue de Lisbonne et de l'embouchure du Tage.

Une grosse cargaison et des vivres fraîches nous attendaient au port de Cacilhas. Nous ne vîmes jamais Lisbonne, encore moins Cacilhas.

En fin de semaine, un vendredi 13, le temps a viré. Un grain léger et tiède nous crachouillait à peine sur le visage.

Puis le vent a forcé et tourné au sud, capricieux et irrégulier, nous obligeant à naviguer au près et à tirer des bords.

Dans la fin de l'après-midi, Le soleil s'inclinait à tribord et j'étais en train de perdre aux échecs contre un gamin de 10 ans, sombre comme un boulet de charbon.

Le capitaine est sorti de sa cabine comme un diable de sa boîte.

Dans le bocal de son baromètre de Fitzroy un amas de cristaux s'était formé, synonyme de tempête imminente.

La folie a soudain envahi le pont. Le second, tête nue sous la pluie battante, hurlait ses ordres. Une multitude de pieds nus se sont mis à tambouriner le pont. Chaque homme d'équipage rejoignait son poste, s'arc-boutant en ligne tout au long de la baume ou grimant aux cordages. Les voiles ont été affalées en quelques minutes. Sautant, hissant, escaladant, courant à babord, calant une gueulebée à tribord, évitant une poulie rendue folle, des fourmis humaines semblaient prises dans une panique commune, et le fouet claquait sur les planches.

Le ciel avait pris la teinte de la cendre froide. La mer se formait et inondait le pont de ses premières grosses lames. Le bal était ouvert et une danse infernale suivait le rythme du tambour sauvage qui cognait la coque alors que des bourrasques de vent emportaient rêves et chapeaux.

Les vagues, de plus en plus hautes venant de l'Ouest croisaient les creux venant du sud dans un combat désordonné.

Le souffle d'un dieu furibond nous chahutait. Au milieu de ce charivari, nous nous sommes vite rendus compte de notre impuissance face aux éléments déchaînés

“ - Avec notre tirant d'eau d'à peine trois mètres et notre coque ronde comme une grossesse de 9 mois, on va déguster ! “ “Si vous connaissez quelque prière, mon

ami, c'est le moment ou jamais. Je n'y connais rien à toute cette bondieuserie mais à cette heure je suis preneur de n'importe quoi “.

Le bout-de-bois* tentait de rester digne dans ses bottes. Blanc comme un linge, Il s'adressait à moi, cramponné à une poulie, les yeux perdus dans le lointain, Nous encaissions des coups de mer plus douloureux que des coups de poing de John Broughton.

Je fouillais dans mes souvenirs d'enfant de cœur et arrivais à baragouiner deux ou trois psaumes en latin, face au vent, et conclus avec un semblant de Notre Père.

Le navire, pris de démence, ballottait comme une coquille de noix perdue dans l'immensité du monde. Il dégringolait sur des pans de montagnes pour se faire renvoyer vers le ciel d'une simple pichenette. Le roulis le couchait alors sur le flanc et on l'entendait gémir sous les coups de massue mais toujours il se relevait comme un boxeur qu'on vient d'estourbir d'un violent uppercut.

Une nuit de sabbat infernal s'était emparée de l'océan. Le monde entier n'était plus qu'un égout noir. Les lanternes projetaient des ombres fantomatiques dansant sous nos pieds et filant entre les mâts.

Ca ne s'arrêtait jamais, le bateau gîtait, d'une amure à l'autre, de haut en bas et de bas en haut. Chaque membre d'équipage tentait d'agripper ce qui lui passait sous la main, gesticulant et dansant comme rendu ivre par cette monstruosité déchaînée. Chaque pas, chaque mouvement était une bataille, bien souvent perdue d'avance. La profondeur des abysses, les courants et les vents jouaient aux dés nos futures dépouilles..

Un prêtre bedonnant, le père Le Roux, dont le voyage avait pour but d'apporter la bonne parole à je ne sais quelles peuplades sauvages, avait embarqué à Brest. Les marins savent qu'avoir à son bord un prêtre, comme une femme ou un certain animal à grandes oreilles porte malheur. Il ne fallait pas chercher ailleurs l'origine de notre situation.

Une aussière faisait plusieurs tours autour de l'énorme ventre de l'homme d'église, le tenant solidement lié au mât de misaine. Attaché tel Ulysse se protégeant du chant des sirènes, il monnayait les derniers sacrements. Une file mouvante de désespérés s'était formée, et je voyais ce gros moine distribuer des signes de croix en baissant la tête pour se protéger des paquets de mer qui le faisaient osciller sur sa base.

Sans doute plus optimiste que ses ouailles sur l'avenir que son dieu lui réservait, il tendait une main quêtuse à chaque âme bénie en échange de son commerce avec St Pierre et Satan.

Lentement, alors que j'observais cette scène, une sorte de brume s'est élevée empêchant toute visibilité. Nous nous sommes retrouvés enfermés dans un cocon humide et glacé.

On ne voyait plus nos pieds qui continuaient désespérément de chercher l'équilibre. Après une éternité, la lumière est revenue dans un phénomène étrange, la clarté de la nuit a été à nouveau autour de nous, on apercevait même quelques étoiles au-dessus de nos têtes. Une lueur surnaturelle, jaunâtre, formant un cercle de nuages illumina la surface de l'eau.

Le vieux Tiago, gabier de son état, récitait des prières. Il arriva à se stabiliser contre un plat-bord en attrapant mon bras.

Les jambes écartées en compas, il me fixait juste au moment où je réussissais à me glisser à l'intérieur d'un tonneau venu s'échouer contre mes jambes.

il me criait dessus en montrant du doigt le phénomène céleste:

“ El ojo de tempesta”, “A piscadela de deus “ “ El ojo de tempesta” “A piscadela de deus”

Ses hurlements désespérés se perdaient dans le fracas de la tempête.

A cet instant, mon tonneau s'est envolé, emporté par une main invisible. Un coup de massue porté par Neptune en personne m' a projeté dans les airs. Arc-bouté dans cette barrique, j'ai rejoint avec fracas l'élément liquide.

A commencé alors une longue dérive faite de tangages et de ballottements.

Venant de tous côtés, les vagues se jetaient sur moi, mes côtes et ma tête cognaient contre le bois de la frêle embarcation. A la surface de l'eau flottaient de nombreux cadavres, au milieu des pommes de terre, des oignons et des pommes. Des moutons bêlaient leur effroi et tentaient de garder la tête hors de l'eau. Des poules battaient désespérément des ailes, des rats pris de panique s'accrochaient à des morceaux de bois, des chapeaux, des vêtements éparpillés flottaient çà et là.

Des mains et des têtes s'agitaient hors de l'eau, se tendaient vers le ciel et disparaissaient. Après une éternité de ce cauchemar, la mer et le vent ont fini par se calmer et le soleil a pris le relais.

Ce maudit soleil me grillait maintenant la peau comme un vulgaire bout de viande.

Je ne pourrais pas dire combien de temps je me suis fait trimballé dans ce tonneau J'avais rapidement perdu la notion du temps.

Coincé entre ces planches, j'essayais de dormir, pataugeant dans la saumure. J'ai eu de la fièvre, j'ai pleuré, j'ai prié, j'ai souvent voulu mourir sans m'y résoudre. J'ai eu de la visite: mon père et le chien Toby, tous deux décédés depuis belle lurette..

Dieu, la vierge Marie, et puis Laureen, la belle irlandaise de la chanson. Elle essayait en vain de réchauffer mes nuits. Je comptais dans le ciel ses taches de rousseur.

J'ai vu des poissons voler, des baleines hautes comme des montagnes, et des femmes-poissons. J'ai croisé des pélicans, des fous, et des macareux. J'ai essayé de pêcher et j'ai finalement mangé du bois goudronné et ma ceinture de cuir, j'ai crié en agitant les bras chaque fois que j'apercevais une voile à l'horizon, entre deux vagues, j'ai encore prié, et puis le soleil a finalement eu raison de moi.

Ma conscience anéantie a chaviré jusqu'à cette plage où je me suis échoué, à plat ventre entre deux rochers. Les crabes commençaient à grignoter mes orteils, j'avalais de l'eau salée et du sable à chaque ressac. Le tonneau gisait, éventré, au milieu d'autres détritiques et d'une famille de phoques, immobiles, gras et luisants.

Mes paupières, croutées de sel, ont réussi avec peine à s'ouvrir. Une silhouette est venue alors se glisser au-dessus de moi, masquant l'aveuglante clarté du soleil.

Cette ombre s'accompagnait d'une forte odeur de cadavre et me postillonnait à la figure dans une espèce de charabia portugais.

Un visage, familier et cramoisi, s'est découpé dans le bleu du ciel, Sa mâchoire violacée et hilare montrait fièrement trois chicots noirâtres. Une barbe pelée abritait de nombreux coquillages et flottait au vent comme de l'herbe folle.

Piscar avait perdu son bandeau dans la bataille. je ne pouvais pas m'empêcher de fixer le trou ridé qui avait été autrefois un œil, alors que sa paupière vaillante n'était que clignotements nerveux. Le vieux Tiago l'avait bien dit : " Amaldiçoados !"

Tentant naïvement de fuir ce cauchemar, je refermais lâchement les yeux.

Bien avant l'idée de vouloir éteindre ma soif ou d'assouvir ma faim, bien avant l'espoir en un avenir quelconque ou la simple joie d'être en vie, ma première prière fut pour un de ces dieux et saints à qui nous faisons toujours appel lorsque les derniers recours sont épuisés. " Zeus, Poséidon, St Erasme, Jésus, Marie, faites que cette terre qui m'accueille ne soit pas une de ces îles désertes dont l'océan est rempli, faites qu'elle soit habitée par une peuplade quelconque".

" Peu importe que les autochtones soient des pygmés ou des géants, noirs ou jaunes ou peaux rouges, cannibales ou réducteurs de tête, amazones aux seins tranchés, ou issus de je ne sais quelle tribu sodomite, même, au pire des cas, des colons évangélistes, même des anglais, ça m'est égal. ...

Je ferais tout pour racheter mes péchés et vous inonderais de prières, mais par pitié, ne m'obligez pas à passer le restant de ma vie avec comme seul et unique compagnon cet abominable Piscar, son rire de charnière rouillée et ses clins d'œil de cyclope qui vont me rendre définitivement fou."

*A piscadela de deus (portugais) : Le clin d'oeil de Dieu

* Piscar : clin d'oeil

* Bout-de bois : charpentier du bord